

Arythmie en plein brouillard

de Jean-Luc Piraux

Quand on vous demande *Ça va ?*, est- ce que vous répondez aussi : *Ça va ?*

Pourquoi on n'ose pas dire *couci-couça* quand c'est *Bof ?* Ou encore carrément un *non, ça va pas ?* Peut-être à cause de cette expression qu'on dit dans mon village, et pas que dans mon village, je l'ai même entendue à Bruxelles : *Ya pas d'avance à se plaindre...* Vous dites ça aussi ? C'est laid ! Ça peut être dangereux de ne rien dire. Moi, je n'ai rien dit jusqu'au jour J du 29 novembre 2018. Jour J que j'ai appelé jour F, F du mot *fin*. C'était ma fin du monde à moi. Tout le monde se demandait où j'avais disparu. Je devais être au théâtre et je n'y étais pas. Vous me direz peut-être que jusque-là, y a pas de quoi en faire toute une tartine, ou tout un fromage. Dans mon village on dit même : toute une tartine au fromage. Sauf ! Sauf qu'on était à deux jours de la première. La première au théâtre, c'est quand on raconte l'histoire pour la première fois. Histoire qui n'était pas cette histoire. Rien à voir. C'était une autre histoire qui n'était pas encore finie... Oui ça aussi. Déjà apprendre une histoire ce n'est pas facile, mais apprendre une histoire qui n'est pas finie, que tu ne comprends pas encore tout à fait, que tu ne sais pas où ça va... Comment expliquer ça pour que tout le monde comprenne... ? Oui ! On a tous été étudiant. Moins tu comprends la matière d'examen, plus il faut du temps pour l'apprendre, plus il faut du temps pour l'apprendre, plus tu es fatigué, plus tu es fatigué, moins tu comprends la matière ! Et plus t'es stressé. Et trop stressé tu commences même à oublier un peu du texte que tu as appris. Et à un moment moi, j'oubliais plus que ce que je retenais... Bref, je serais arrivé le jour de la première sans dessus et sans dessous. En fait à la première, je ne serais pas rentré en scène. Les gens se seraient demandé : *il y a un problème technique ?* Le problème technique ça aurait été moi. J'aurais souhaité n'importe quoi, que le gradin s'effondre, que les projecteurs tombent, que la salle brûle... Tant pis pour les gens, pourvu que tout s'arrête. Tellement c'était le tsunami dans les neurones. Bref, faire un pas de côté, je n'osais pas. Trop peur de ce que les gens allaient dire...

En fait, j'aurais dû avoir la puce à l'oreille. J'étais obsédé par des faits divers morbides... Y en a un qui m'avait frappé, un type au 4^e étage, il teste, une fenêtre incassable, il prend son élan et passe au travers ! Là tu t'interroges. Accident ? Vraiment ? De deux choses l'une, soit il s'écrasait comme une mouche, soit il passait au travers... Un autre : il perd ses clés de voiture dans une bouche d'égout. Il passe son bras jusqu'à l'épaule, il n'arrive pas à les récupérer, passe la tête, n'arrive pas à l'en sortir... Il meurt noyé dans quoi ? 80 cm d'eau ! ... Comment ça se fait qu'il n'arrivait pas à repasser la tête ? Elle avait gonflé avec l'humidité ? ! Allo ? ... Un gardien de zoo. Horrible ! Il soigne un éléphant d'une constipation, il meurt étouffé dans une marée d'excréments ! Véridique ! Attendez... Il n'a pas pu bouger ?

Puis c'était plus des faits divers... Mais des pensées suicidaires. Malgré moi ! Par exemple, j'entendais une voiture derrière moi et je pensais : et si au dernier moment je plongeais sous ses roues ? Ou dans la douche, avec une lame de rasoir, comme dans le film *Psychose*. Mais où je serais et l'agresseur et l'agressé à la fois.

À l'hôpital, une psychiatre me reçoit accompagnée d'une infirmière costaud... Je m'imagine que c'est pour pouvoir me terrasser en cas de crise... Elle m'appelle : Monsieur Piroux. J'ai beau lui dire que mon nom est Piroux, elle continue de m'appeler Piroux. Vous dire mon anxiété, je pense au film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Un film sur un hôpital psychiatrique, où le héros se fait trépaner : ouvrir le crâne et retirer un morceau de cerveau. Et à l'époque, les internés, après une telle opération, devenaient souvent un sapin, ou plutôt une plante, non, un légume. On m'a rassuré en me disant qu'aujourd'hui il n'y a plus de lobotomisation. Attendez chimiquement... La première personne que j'ai croisée à l'hôpital : un jeune homme dont on aurait dit un automate, tellement il était sonné par les médicaments.

La première nuit à l'hôpital... J'ai été réveillé en sursaut par une toute jeune femme, Sylvie. Elle me secouait. Sur ses poignets, il y avait les cicatrices d'entailles profondes. *Monsieur, monsieur, c'est le lit d'Alex ...* Elle me blaguait. Elle m'a expliqué que c'était le lit de celui qui me précédait, le lit d'un jeune d'homme de son âge dont elle était tombée amoureuse. Elle m'a dit qu'elle ne

comprenait pas pourquoi il avait pu partir et elle pas. Qu'elle l'aimait. Qu'elle et lui, ils voulaient se marier. Qu'on leur disait qu'ils étaient trop jeunes. Or, elle estimait qu'on n'est jamais trop jeune pour l'amour. Puis elle m'a demandé si je croyais qu'on les laisserait se revoir à Noël ? Qu'elle trouvait la famille de son amoureux bizarre parce qu'à Noël, ils mangent du poisson, alors que chez elle, ils cuisent de la dinde. Elle m'a alors souri et murmuré qu'elle voulait être la dinde d'Alex et lui son merlan frit. Et avec les marques de son intransigeance sur les poignets, elle m'a pris dans ses bras... Émouvante !

... J'ai pensé que c'est autre chose que nos *gnagnagna* à ma femme et moi. Par exemple, je ne sais pas vous, mais nous, tous les deux, on trouve que l'autre n'a pas le sens pour remplir le lave-vaisselle. Donc on a décidé que celui qui le remplissait le vidait. Du coup : *C'est moi qui fais tout. Non c'est moi...* Qu'est-ce qu'on peut parfois être laid, mais laid...

Tandis qu'à l'hôpital... Je songe à Marise, qui rêvait d'un grand amour : *Oui, je sais, je suis un peu fleur bleue, je suis une romantique, mais je trouve qu'il n'y a pas assez d'amour dans le monde, Jean-Luc prends-moi dans tes bras ?* J'avais l'âge d'être son grand-père.

Une femme dont je ne me souviens plus de son nom : *Je suis ici parce que je ne peux pas vivre sans amour. Mon homme m'a larguée. Il m'a dit que laide comme je suis, je ne retrouverai personne.* Alors qu'elle est belle comme un soleil. Comme un croissant de lune.

Nicole, *mes parents veulent m'armer pour la vie. Mais, moi, j'ai pas envie de faire la guerre Jean-Luc. À bras ?*

On m'a parlé d'une femme dans la section fermée, juste en face de la nôtre. Elle a tué son mari de 14 coups de couteau de cuisine. Parce qu'elle avait peur de ne pas l'aimer assez. Peur de ne pas l'aimer jusqu'au bout... ..

Bon, je ne suis pas en train de vous dire que c'est ça qu'on doit faire... Quoique... Non évidemment ! Mais bon... Quels sont les couples qui se prennent encore à bras ? Dans mon village quand on demande aux couples comment ils vont, ils ne disent pas *ça va*, ils disent : *on fait aller*. Vous dites ça aussi ? C'est laid. Ils disent aussi : *Vivre ensemble, faut le vouloir*. Waah ! Ça donne envie ! Ma femme et moi, on aurait dû se prévenir. Quand on s'est demandé si on s'aimerait toujours, on aurait dû dire : oui, toujours, mais pas tous les jours. Dites, c'est un travail ! ... Dire que pendant la fusion c'était si beau : les yeux dans les yeux. La main dans la main. La langue dans la bouche de l'autre. Toujours d'accord... Enfin, forcément toujours d'accord : avec la langue dans la bouche de l'autre... Ma femme et moi : 15 ans de fusion. Depuis... Attention, je ne veux pas vous décourager à vivre en couple. À tous ceux qui ont vécu en couple ou vivent encore en couple, je dis bravo. Si, c'est courageux de vivre en couple, parce qu'un jour on décide de vivre avec la personne qu'on aime et après on doit aimer la personne avec qui on vit. Et ça, ça n'a rien à voir. Allez, franchement, vous aussi parfois, je dis bien parfois, quand votre partenaire vous agace, vous aussi, parfois, vous souhaitez sa mort ? ... Ma psy dit que c'est tout à fait normal. Que comme nous sommes tous traversés par des pensées formidables, nous sommes tous traversés par des pensées horribles. C'est donc normal... Maintenant si c'est tous les jours, je vous conseille de consulter. Et si c'est tout le temps, consultez en urgence !...

Ma psychiatre m'a assuré que si une crise de couple est un facteur de risque de burnout, chez moi il ne s'agissait nullement d'un burnout marital, ni de burnout professionnel. ... Avec elle, je me suis mis à parler, parler, parler... J'étais gêné de ne pas pouvoir m'arrêter de parler. *Non m'a-t-elle dit. Non. C'est nous qui devrions être gênés de ne pas savoir vous écouter.* Quand elle m'a dit ça, j'ai trouvé sa langue douce. J'ai pensé que si ça langue était plus large et plus longue, je me serais roulé dedans, j'y aurais habité. Elle m'a dit que nous étions en plein transfert amoureux. Que c'est un bon outil et que pour une thérapeute, le transfert amoureux, c'est bon aussi, très bon. Qu'il faut aimer son patient. Oser aimer, oser être aimé... Je buvais du petit lait.

Dans le spectacle je me mettais à la place de ma femme. J'enfilais une robe.

Ma psy m'a dit qu'elle qu'on ne sait pas se mettre à la place de l'autre. L'idée est belle, mais impossible. Les poissons clowns, eux oui, ils commencent leur vie en tant que mâles et la finissent en tant que femelles. Eux peuvent expérimenter et comprendre la vie en tant que mâle et femelle !... Mais nous... Je me suis rendu compte que les vêtements de femme ça couvre nettement moins...

Toujours dans le spectacle, j'ai mis du vernis à ongle, du rouge à lèvres et j'ai bricolé, à l'aide d'essuie-tout mis en boules, des seins. Ça me fascine les seins... Déjà ceux de ma mère je les ai tétés jusqu'à mes dents de sagesse... Je blague.

J'ai terminé ma transformation en mettant une perruque. Puis je me suis promené en hauts talons ! L'impression d'être sur des échasses alors que les talons n'avaient pas plus de 3 cm.

28 Je me suis mis à parler de ma fascination pour les seins. De mes pannes d'érection. De fantasmes. De ce que j'imagine que ma femme pensait de moi au lit...

Ma psychiatre m'a dit qu'on se fait un monde avec le sexe. Alors que l'argonaute, par exemple, une sorte de poulpe, un animal marin... Pour s'accoupler, il voit son sexe se détacher de lui, nager de lui-même vers la femelle, la pénétrer. Il regarde son sexe faire. Et un autre sexe repousse. Lentement, mais il repousse. Comme quoi... Prenons de la distance.

Avec elle j'ai fait remonter à la surface des histoires oubliées. Celle de ma grand-mère qui s'est jetée du haut des escaliers en luge : morte sur le coup. De ma tante, une femme aussi, qui a sauté du 7^e étage avec une enclume dans les bras... Hasard, a-t-elle interrogé, hasard que je sois en robe au moment où je vois surgir des pensées suicidaires ? Elle m'a alors suggéré pour un temps de ne plus écrire du théâtre, de ne plus aller au théâtre : interdit de théâtre. Mais pour moi, ce n'est pas comme certains qui se sentent obligés d'accompagner leur partenaire au théâtre. Eux, j'imagine bien pouvoir dire à leur partenaire : *Ah, mon médecin m'a interdit de théâtre*. Formidable !

Mais moi, c'était non, non et non. Sinon comment j'aurais pu raconter qu'à l'heure à laquelle les portes des théâtres s'ouvrent, à l'hôpital, les portes de dehors sont fermées à clé. C'est la première fois de ma vie que ça m'arrivait. À la même heure, le salon télé est ouvert à clé. Au bout de deux heures, de rien, passé comme pour rien, on monte. Dans ma loge, eh, ma chambre, mon voisin de lit dormait déjà. Les fenêtres étaient fermées à clé. La porte restait ouverte sur un couloir à la lampe allumée avec une clé. C'est-à-dire qu'on ne sait pas l'éteindre. À 23 h l'infirmière de garde passait voir si nous étions tous dans notre lit.

– *Monsieur Pimoux ? Quelqu'un sait où se trouve Monsieur Pimoux ?*

– *Ici, sous l'oreiller, j'essaie de dormir...*

Et moi c'est Monsieur Piraux !

– *Bonne nuit Monsieur Pimoux.*

7 h 30.

– *Debout mauvaise troupe !*

Petit déjeuner : entre 8 et 9 heures.

– *Vous êtes bien tard, Monsieur Piloux.*

Vous avez bien dormi ?

– *J'ai fait un cauchemar.*

Qu'on massacrait mon nom.

16 h 30.

– *Vous prenez la navette Monsieur Picsoux ?*

La navette, c'était un petit bus, qu'on pouvait prendre, quand on avait la permission, pour aller en ville faire des commissions et être revenu pour 18 h... Et un jour, au retour, une femme, plus ou moins mon âge, s'est assise en face de moi. Les banquettes étaient bien remplies. Nos jambes se touchaient... En fait, une de mes jambes était entre les siennes. Elle me sourit. Longuement. Puis elle ferme les yeux. Au début, on essayait que nos jambes ne se touchent pas trop. Puis au fur et à mesure, on les a laissées libres, elles s'encanaillaient au gré des bosses, des creux, des tournants. Nos jambes se frôlaient, se titillaient, se caressaient... Quand le bus s'est immobilisé, elle a serré une de mes cuisses. Fort. Très fort. Puis l'a relâchée, s'est levée, m'a regardé, et dit : *merci*. Et elle est partie...

Et là, très vite, je me suis dit : et si je rattrapais cette femme ? Peut-être que je passe à côté de quelque chose ? Et en même temps quoi, démarrer une nouvelle aventure ? Si ma femme et moi, on se quitte, est-ce qu'on ne risque pas aussi de passer à côté de quelque chose... Déjà qu'il suffit d'un rien, un de nous deux qui meurt. Même si tous les deux on préférerait que

ce soit l'autre qui parte premier. Vous pas ? Nous oui. Peur de l'inconnu. Est-ce qu'on ne regretterait pas de ne pas s'être aimés plus...

Ma psychiatre m'a reçu dans un état indescriptible : décompensation avec pensées suicidaires compulsives, dans un état d'épuisement professionnel. Heureusement très vite, j'ai lâché prise. J'ai pleuré, pleuré, pleuré. Elle m'a dit que c'était impressionnant. Que c'était comme un cri. Qu'on n'a pas l'habitude de voir un homme pleurer comme ça. Elle m'a pris dans les bras. Mes pleurs ont redoublé... Je suis resté un petit temps à l'hôpital. Le mercredi après-midi, jour des visites, ma femme et moi, nous nous promenions dans le parc qui entourait l'hôpital. On faisait l'amour rien qu'en se donnant la main, rien qu'avec les mots. Et ma psychiatre m'a dit que si j'ai pu quitter l'hôpital si vite c'est parce que je m'y suis pris à temps.

En mémoire des naufragés de l'amour rencontrés à l'Hôpital. Que dis-je ? *Naufragés de l'amour*... De ces vigiles de l'amour ! De ces gardiens de l'amour ! J'écris ce texte, pour le jouer sur scène pour espérer ne plus jamais vivre un seul jour sans tendresse, comme le crient ces passionnés ... Ne plus jamais vivre un seul jour sans amour !



Jean-Luc Piraux s'est illustré dans des registres très différents, de la comédie à la tragédie, en passant par son domaine de prédilection, la tragicomédie. On a pu le voir au cirque, au cinéma, dans le théâtre jeune public (*Galafronie, Casquette...*) dont il est issu, dans l'associatif, le cabaret, la revue absurde...